

après cette récolte. On offre à vendre aux cavaliers qui passent des bottes d'orge encore verte et montée en épi, ainsi que du trèfle rouge.

Sur la montagne, au delà de Caltanissetta, j'ai trouvé le calcaire compacte avec des pétrifications; les grands coquillages étaient dessous, les petits dessus. Dans le pavé de la petite ville, nous avons vu le calcaire avec des pectinites. Après Caltanissetta les collines s'abaissent brusquement en diverses vallées, qui versent leurs eaux dans le Salso. Le sol est rougeâtre, très-argileux; une grande partie était sans culture. Dans les parties cultivées, les blés étaient assez beaux, mais encore inférieurs à ceux des cantons que nous venions de parcourir.

Castro Giovanni, dimanche 29 avril.

Nous avons traversé aujourd'hui des contrées encore plus fertiles et plus désertes. La pluie qui était tombée nous a fort incommodés, parce que nous avons dû franchir plusieurs ruisseaux très-enflés. Au bord du Salso, où l'on cherche inutilement un pont, nous avons trouvé les choses singulièrement disposées. Des hommes vigoureux étaient prêts, qui ont pris deux à deux par les flancs le mulet, chargé de son cavalier et du bagage, et l'ont mené ainsi à travers un bras profond de la rivière jusqu'à un grand banc de sable. Quand toute la société y fut parvenue, on passa de même le second bras, où les hommes, appuyant et poussant, ont soutenu l'animal dans le courant et dans le droit chemin. Le fleuve est bordé de quelques buissons, mais ils disparaissent bientôt dans l'intérieur des terres. Le Salso charrie du granit, transition du gneis, et du marbre brèche d'une seule couleur.

Nous vîmes alors devant nous la croupe isolée sur laquelle est situé Castro-Giovanni, et qui donne à la contrée un caractère sévère et singulier. On ne voit pas Castro-Giovanni avant d'avoir atteint le sommet de la montagne, car il est situé sur la pente rocheuse qui regarde le nord. L'étrange petite ville, le clocher, le village de Caltascibetta à gauche, à quelque distance, présentent en face l'un de l'autre un aspect tout à fait sérieux. On voyait dans la plaine les fèves en pleine fleur. Mais qui aurait pu jouir de ce spectacle? Les chemins

étaient épouvantables, d'autant plus qu'ils avaient été pavés autrefois, et la pluie ne cessait pas. L'antique Enna nous a bien mal hébergés: une chambre carrelée, avec des contrevents sans fenêtres, en sorte qu'il nous fallait rester dans les ténèbres ou souffrir de nouveau la pluie fine à laquelle nous venions d'échapper. Nous avons mangé de grand appétit quelques restes de nos provisions et passé une triste nuit. Nous avons fait le vœu solennel de ne jamais prendre à l'avenir pour but de nos excursions un nom mythologique.

En chemin, lundi 30 avril 1787.

On descend de Castro-Giovanni par un chemin incommode et raboteux. Nous avons dû mener nos chevaux par la bride. Sous nos pieds, l'atmosphère était couverte de nuages, et un merveilleux phénomène s'est produit devant nous à une très-grande élévation. C'étaient des bandes blanches et grises, et l'on eût dit un corps solide; mais comment un corps solide s'élèverait-il dans le ciel? Notre guide nous apprit que l'objet de notre admiration était un côté de l'Etna, qui se montrait à travers les nuages déchirés; la neige et les rochers alternant formaient ces bandes; ce n'était pas le plus haut sommet.

La roche escarpée de l'antique Enna était maintenant derrière nous; nous suivions de longues, longues, et solitaires vallées; elles s'étendaient incultes, inhabitées, abandonnées au bétail paissant, que nous trouvâmes d'un beau brun, d'une taille peu élevée, avec de petites cornes, joli, svelte, éveillé comme les cerfs. Ces gentilles bêtes avaient sans doute assez de pâturages; cependant il leur était disputé, et peu à peu retranché par des masses énormes de chardons. Ils se multiplient à plaisir et couvrent un espace incroyable, qui suffirait aux pâturages de deux ou trois grands domaines. Ces plantes n'étant pas vivaces, il serait facile de les détruire dans cette saison, en les moissonnant avant la fleur.

Tandis que nous méditions gravement ces plans de guerre agronomiques contre les chardons, nous avons dû observer, à notre confusion, qu'ils ne sont pas tout à fait inutiles. Dans une auberge solitaire, où nous faisons manger nos chevaux, étaient arrivés deux nobles Siciliens, qui se rendaient à Palerme à

travers champs pour un procès. Nous avons vu avec étonnement ces deux graves personnages debout devant une de ces touffes de chardons, armés de leurs couteaux tranchants, et couper le haut des tiges. Ils prenaient ensuite du bout des doigts leur butin épineux, ils pelaient la tige et mangeaient l'intérieur avec délices. Ils se livrèrent longtemps à cette occupation, tandis que nous nous réconfortions avec de bon pain et du vin, cette fois sans mélange. Le voiturin nous prépara de ces tiges, et nous assura que c'était une nourriture saine et rafraîchissante; mais elle fut aussi peu de notre goût que les choux-raves crus de Ségeste.

Arrivés dans la vallée où serpente le fleuve Saint-Paul, nous trouvâmes le sol d'un noir rougeâtre et un calcaire efflorescent, beaucoup de terres en friche, de vastes champs, une belle vallée, que le petit fleuve rend très-agréable. L'excellent sol argileux, mélangé, a parfois jusqu'à vingt pieds de profondeur et presque sans varier. Les aloès avaient poussé de fortes tiges; le blé était beau, mais quelquefois mêlé de mauvaise herbe, et bien inférieur aux champs du sud de l'île. Ça et là de petites habitations; point d'arbres, si ce n'est sous les murs de Castro-Giovanni. Au bord de la rivière, beaucoup de pâturages resserrés par des masses énormes de chardons. Dans les cailloux de la rivière, du quartz ou simple ou brèche.

Molimenti, petite ville neuve, très-convenablement placée au milieu de belles campagnes, au bord du Saint-Paul. Dans le voisinage, le blé était incomparable; on le moissonne dès le 20 mai. La contrée ne montre encore aucuns vestiges volcaniques. Le fleuve même ne charrie aucuns galets de ce genre. La terre, heureusement mélangée, plutôt forte que légère, est en général d'un brun violet. Toutes les montagnes à gauche, qui servent au fleuve de barrière, sont grès et calcaire: je n'ai pu observer le passage de l'un à l'autre. Ces montagnes, en s'effleurissant, ont préparé la grande fertilité, partout égale, de la vallée inférieure.

En chemin, mardi 1^{er} mai 1787.

En descendant cette vallée si inégalement cultivée, quoique destinée tout entière par la nature à la fécondité, nous étions dans des dispositions assez mélancoliques, parce que, après

tant de fatigue, il ne s'offrait rien qui répondît à nos vues pittoresques. Kniep avait esquissé un très-beau lointain, mais, le premier et le second plan étant affreux, il s'est permis, par un badinage plein de goût, d'y substituer un premier plan à la manière de Poussin, ce qui ne lui a rien coûté, et il a fait de son esquisse un charmant petit tableau. Que de voyages pittoresques renferment de pareilles demi-vérités!

Notre palefrenier, voulant dissiper notre mauvaise humeur, nous avait promis pour ce soir une bonne auberge, et il nous a conduits en effet dans une hôtellerie bâtie il y a peu d'années, et qui, établie sur cette route, à une distance convenable de Catane, devait être saluée avec joie par le voyageur. Au bout de douze jours, nous avons pris un peu nos aises dans ce gîte passable. Cependant nous remarquâmes quelques mots d'une belle écriture anglaise, tracés au crayon sur la muraille. Cela voulait dire: « Voyageurs, qui que vous soyez, gardez-vous à Catane de l'auberge du Lion-d'Or. Il vaudrait mieux pour vous tomber dans les griffes des Cyclopes, des Sirènes et de Scylla. » Tout en supposant que le bienveillant admoniteur avait grossi le danger d'une façon un peu mythologique, nous résolûmes d'éviter le Lion-d'Or, qui nous était annoncé comme un si terrible monstre. Aussi, quand notre muletier nous demanda où nous voulions loger à Catane, nous répliquâmes: « Partout, excepté au Lion. » Sur quoi il nous proposa de nous en tenir à l'auberge où il logeait ses bêtes; seulement, il nous faudrait pourvoir à notre subsistance comme nous avons fait jusqu'alors. Nous acceptâmes tout; notre unique désir était d'échapper à la gueule du Lion.

Aux environs d'Hybla-major s'annoncent les galets de lave, que l'eau charrie du nord. Au passage de la rivière, on trouve la roche calcaire, unie à des galets de toute sorte, pierre cornée, lave et chaux, puis de la cendre volcanique durcie, recouverte d'un tuf calcaire. Les collines siliceuses, mélangées, durent jusque vers Catane; jusque-là et plus loin encore, on trouve des courants de lave de l'Etna. A gauche, j'ai cru reconnaître un cratère. Sous Molimenti, les paysans drégeaient le lin. La nature aime la diversité et le fait voir ici, où elle se joue sur la lave, d'un gris bleu tirant sur le noir: elle la couvre d'une

mousse jaune vif; un sédum d'un beau rouge développe dessus sa végétation luxuriante, avec d'autres belles fleurs violettes. Une soigneuse culture se montre dans les plantations de cactus et dans les vignes. Plus loin s'avancent d'énormes courants de lave. Motta est un rocher imposant et beau. Ici les fèves sont de très-hauts arbustes. Le sol des champs varie, tantôt très-argileux, tantôt mieux mélangé. Le voiturin, qui peut-être n'avait pas vu depuis longtemps cette végétation printanière de la côte sud-est, poussa de grandes exclamations sur la beauté des blés, et il nous demanda avec un orgueil patriotique s'il y en avait de pareils dans notre pays. Ici on sacrifie tout au blé; on voit peu ou plutôt on ne voit point d'arbres. Nous avons admiré une délicieuse jeune fille, à la taille riche, élancée, une ancienne connaissance de notre voiturin; elle suivait son mulet à la course, jasait, et cependant tournait son fuseau avec toute la grâce imaginable. Ici les fleurs jaunes commencent à dominer. Vers Misterbianco, les cactus reparaissent dans les haies; mais les haies entièrement composées de ces plantes aux formes étranges deviennent, dans le voisinage de Catane, toujours plus régulières et plus belles.

Catane, mercredi 2 mai 1787.

Nous nous trouvions en effet très-mal dans notre auberge. La cuisine que pouvait nous faire le muletier n'était pas des meilleures. Cependant une poule au riz, qu'on nous avait servie, n'aurait pas été à dédaigner, si une profusion de safran ne l'avait pas rendue aussi immangeable qu'elle était jaune. Nos lits détestables nous auraient presque obligés de recourir sur nouveaux frais au sac de Hackert: nous en avons parlé à notre bonhomme d'aubergiste. Il a témoigné ses regrets de ne pouvoir mieux nous traiter, et nous a signalé vis-à-vis une maison où les étrangers étaient bien reçus et avaient tout sujet d'être contents. Il nous indiquait à l'angle de la rue une grande maison qui, de notre côté, avait la meilleure apparence. Nous y avons couru sur-le-champ et nous avons trouvé un homme alerte, qui s'est donné comme domestique de louage, et, en l'absence de l'hôte, nous a ouvert une belle chambre à côté d'un salon, nous assurant en même temps que nous serions servis aux prix les plus modérés. Aussitôt nous avons demandé, sui-

vant notre habitude, le prix du logement, de la table, du vin, du déjeuner et des autres détails. Tout était raisonnable, et nous avons fait bien vite transporter notre petit bagage, pour le caser dans les vastes commodes dorées. Kniep, qui trouvait pour la première fois l'occasion de déployer ses feuilles, a mis en ordre ses dessins, et moi, mes observations. Après quoi, charmés de notre bel appartement, nous avons passé au balcon du salon pour jouir de la vue. Après l'avoir assez admirée, nous nous retournons pour aller à nos affaires, et nous voyons sur nos têtes un grand lion d'or qui nous menace. Nous nous jetons l'un à l'autre un regard significatif, et de sourire et de rire!... Mais, dès ce moment, nous observons ce qui nous environne, pour voir s'il ne paraîtra point quelque'un de ces monstres homériques.

Rien de pareil ne se montrait: en revanche, nous trouvons dans la salle une jeune et jolie femme qui se promène deçà delà avec un enfant de deux ans, mais elle est tout à coup vivement apostrophée par ce demi-maître si remuant. Il lui ordonne de sortir. Elle n'a rien à faire là. « C'est bien mal à toi de me chasser! dit-elle. On ne peut calmer l'enfant au logis, quand tu es loin. Ces messieurs me permettront sans doute de tranquilliser le petit en ta présence. » Le mari n'y voulait pas entendre et cherchait à mettre la femme dehors. L'enfant, mis à la porte, poussa des cris lamentables, et nous dûmes finir par demander sérieusement que la jolie petite dame restât dans la salle. Avertis par l'Anglais, nous avons vu aisément le fond de cette comédie. Nous avons joué les novices, les innocents. Pour lui, il remplissait parfaitement son rôle de tendre père. L'enfant était charmant avec lui. Probablement la mère supposée l'avait pincé derrière la porte. Elle resta donc tout innocemment, quand le mari sortit afin de porter au chapelain du prince Biscari une lettre de recommandation, et la femme continua de babiller jusqu'à ce qu'il revint nous annoncer que l'abbé paraîtrait bientôt lui-même, pour nous renseigner plus exactement.

Catane, jeudi 3 mai 1787.

L'abbé, qui était déjà venu nous saluer hier au soir, nous a conduits ce matin au palais. Cet édifice se compose d'un seul

étage sur un soubassement élevé. Nous avons d'abord visité le musée, où sont rassemblés des statues de marbre et d'airain, des vases et toute sorte d'antiquités pareilles. Nous avons eu une nouvelle occasion d'étendre nos connaissances. Nous nous sommes surtout arrêtés au torse d'un Jupiter dont j'avais déjà vu un plâtre dans les ateliers de Tischbein, et qui a de trop grands mérites pour que nous puissions les juger. Un commensal nous a donné les détails historiques les plus nécessaires, et de là nous avons passé dans une salle haute et spacieuse. Les sièges, rangés en grand nombre contre les murs, annonçaient qu'il s'y tient quelquefois de grandes assemblées. Nous nous sommes assis dans l'attente d'un accueil favorable. Deux dames sont entrées et se sont promenées dans la salle. Elles s'adressaient la parole de temps en temps. Quand elles nous aperçurent, l'abbé se leva et j'en fis autant. Nous saluâmes. Je demandai qui elles étaient, et j'appris que la plus jeune était la princesse, la plus âgée une noble dame de Catane. Nous avons repris nos places. Ces dames se promenaient de long en large, comme on ferait sur une place.

Nous fûmes introduits chez le prince, et, comme on nous l'avait annoncé, il nous montra sa collection de médailles, preuve de confiance particulière, car de pareilles exhibitions avaient causé à son père et à lui-même la perte de plusieurs objets, et son obligeance ordinaire en était un peu diminuée. Cette fois, j'ai pu me montrer un peu plus connaisseur, parce que je m'étais instruit en observant la collection du prince Torremuzza. J'ai fait de nouveaux progrès, et je me suis servi avec assez de succès de ce fil durable de Winckelmann, qui nous mène à travers les différentes époques de l'art. Le prince, parfaitement instruit de ces choses, et voyant devant lui, non des connaisseurs, mais des amateurs attentifs, a bien voulu nous donner tous les éclaircissements que nous lui avons demandés.

Après que nous eûmes consacré à cet examen un temps considérable, mais trop court encore, nous allions prendre congé, quand le prince nous a conduits à sa mère, chez laquelle étaient les autres œuvres d'art de plus petit volume. Nous avons trouvé une femme remarquable, à l'air naturel et distingué,

qui nous a accueillis en nous disant : « Regardez autour de vous, messieurs; vous trouverez tout ici comme feu mon mari l'avait assemblé et mis en ordre. Je le dois à la piété de mon fils, qui a voulu que je fusse logée dans ses meilleurs appartements, et qui n'a pas souffert que rien y fût enlevé ni déplacé, de ce que son père avait recueilli et arrangé. J'y trouve le double avantage de vivre comme j'en ai eu l'habitude pendant de longues années et de voir et d'apprendre à connaître, comme auparavant, les étrangers de mérite, qui viennent de bien loin pour observer nos trésors. » Là-dessus, la princesse nous a ouvert elle-même l'armoire vitrée où étaient conservés les ouvrages d'ambre. L'ambre de la Sicile se distingue de celui du Nord en ce qu'il passe de la couleur de cire et de miel, transparente et opaque, par toutes les nuances d'un jaune foncé, jusqu'au plus beau rouge hyacinthe. On en avait taillé des urnes, des coupes et d'autres objets, qui faisaient supposer quelquefois des morceaux d'une grosseur merveilleuse. Ces objets, les coquilles taillées, que l'on travaille à Trapani, enfin d'excellents ouvrages d'ivoire, font surtout le plaisir de la noble dame, et lui ont fourni le sujet d'agréables récits. Le prince nous a rendus attentifs à des objets plus sérieux, et nous avons ainsi passé quelques heures agréables et instructives. La princesse ayant appris que nous étions Allemands, nous a demandé des nouvelles de MM. Riedesel, Bartel et Munter, qu'elle a tous connus, et dont elle a su discerner et apprécier fort bien le caractère et la conduite. Nous l'avons quittée à regret, et elle semblait, de son côté, fâchée de nous voir partir. Dans une île, la vie a toujours quelque chose de solitaire, et n'est vivifiée et soutenue que par un intérêt passager.

L'ecclésiastique nous a menés ensuite au couvent des Bénédictins, dans la cellule d'un frère de moyen âge, dont l'air triste et concentré promettait peu de communications agréables. C'était cependant l'homme ingénieux qui savait seul dompter l'orgue immense de cette église. Après avoir deviné plutôt que compris notre désir, il l'a satisfait en silence. Nous nous sommes rendus dans l'église, qui est très-vaste et qu'il a remplie tour à tour, jusque dans les dernières profondeurs, des suaves gémissements et des éclatants tonnerres de l'admirable instrument

qu'il faisait parler. Qui n'aurait pas vu l'homme auparavant aurait dû croire que c'était un géant qui exerçait une pareille puissance; mais nous, qui avons vu le personnage, nous n'étions surpris que d'une chose, c'est qu'il n'eût pas depuis longtemps succombé dans cette lutte.

Catane, vendredi 4 mai 1787.

Comme nous sortions de table, l'abbé est venu nous chercher en voiture, parce qu'il devait nous montrer la partie la plus reculée de la ville. Quand il s'est agi de monter en voiture, nous avons eu un singulier débat d'étiquette. J'étais monté le premier et je m'étais assis à gauche; mais l'abbé, en montant, m'a demandé expressément de le laisser prendre ma place. Je le priai de ne pas s'arrêter à ces cérémonies. « Veuillez souffrir, dit-il, que les choses se passent ainsi; car, si je prenais place à votre droite, chacun croirait que je vais avec vous; mais, si je m'assieds à gauche, il est entendu que vous allez avec moi, qui vous montre la ville au nom du prince. » Il n'y avait rien à répliquer, et je changeai de place.

Nous avons monté les rues où la lave qui détruisit en 1669 une grande partie de la ville est encore visible maintenant. On a mis en œuvre comme une autre roche le courant de feu solidifié; on y a même tracé et commencé à bâtir des rues. J'ai cassé un morceau évidemment fondu, me rappelant qu'avant mon départ d'Allemagne la querelle sur la nature volcanique du basalte était déjà allumée. J'en ai fait autant en plusieurs endroits, afin d'obtenir plusieurs variétés. Mais, si les nationaux n'étaient pas eux-mêmes amis de leur pays, et ne s'étaient pas appliqués à rassembler, soit par intérêt soit par amour de la science, ce qu'il y a de remarquable dans leur contrée, le voyageur se donnerait longtemps une peine inutile. A Naples, le marchand de lave m'avait déjà rendu de très-bons services; ici j'en ai reçu de bien plus considérables du chevalier Gioeni. J'ai vu dans sa collection, riche et très-élégamment disposée, les laves de l'Etna, les basaltes qui se trouvent à son pied, avec leurs transformations plus ou moins faciles à reconnaître; tout m'a été produit de la manière la plus obligeante. J'ai surtout admiré les zéolithes, tirées des roches escarpées qui sont dans la mer sous Jaci.

Quand nous demandâmes au chevalier de quelle manière il fallait s'y prendre pour monter sur l'Etna, il ne voulut pas entendre parler d'une tentative pour monter au sommet, surtout dans cette saison. « En général, dit-il, en nous faisant ses excuses, les étrangers qui viennent ici jugent l'entreprise trop facile. Nous autres voisins de la montagne, nous sommes déjà satisfaits, si, en saisissant la meilleure occasion, nous montons au sommet une ou deux fois dans le cours de notre vie. Brydone, qui a, le premier, inspiré par sa description le désir d'arriver à ce sommet enflammé, n'y est point monté lui-même; le comte de Borch laisse le lecteur dans le doute, mais il ne s'est élevé non plus qu'à une certaine hauteur. Actuellement, la neige forme alentour une ceinture beaucoup trop large, et présente des obstacles insurmontables. Si vous voulez suivre mon conseil, montez demain de bonne heure à cheval jusqu'au pied du Monte-Rosso; gravissez cette hauteur: vous jouirez de là d'une vue magnifique, et vous observerez en même temps l'ancienne lave, qui fit éruption à cette place en 1669, et se précipita malheureusement sur la ville. La vue est superbe et distincte. Le reste, il vaut mieux se le faire conter. »

Catane, samedi 5 mai 1787.

Dociles à ce bon conseil, nous nous sommes mis de bonne heure en chemin; montés sur nos mulets, et regardant sans cesse en arrière, nous avons atteint la région des laves que le temps n'a pas encore domptées. Des blocs dentelés et des tables nous présentaient leurs masses immobiles, à travers lesquelles nos montures trouvaient un passage de hasard. Nous avons fait halte sur la première hauteur considérable. Kniep a dessiné avec une grande précision ce qui s'offrait devant nous du côté de la montagne: les masses de lave au premier plan; à gauche, le double sommet du Monte-Rosso; sur nos têtes, les forêts de Nicolosi, au-dessus lesquelles s'élevait le sommet neigeux, quelque peu fumant. Nous nous sommes approchés du Monte-Rosso: je l'ai gravi. Il se compose entièrement de rouges décombres volcaniques, de cendres et de pierres. J'aurais pu faire commodément le tour du cratère, si un vent d'est orageux n'avait rendu à chaque pas la marche incertaine. Si je voulais avancer

un peu, j'étais obligé d'ôter mon manteau. A chaque instant mon chapeau courait le risque d'être emporté dans le cratère et moi-même après. Je m'assis pour me reprendre et pour contempler la contrée. Mais je ne me trouvais pas mieux dans cette position : l'orage venait justement de l'est, par-dessus le pays magnifique étendu sous mes pieds, auprès et au loin, jusqu'à la mer. La vaste plage de Messine à Syracuse, avec ses courbures et ses golfes, se déployait devant mes yeux, ou tout à fait découverte ou seulement un peu cachée par les rochers du rivage. Quand je fus redescendu, tout étourdi, je trouvai que Kniep avait bien employé son temps dans un lieu abrité, et fixé en traits délicats sur le papier ce que l'orage furieux m'avait à peine permis de voir, bien loin que je l'eusse gravé dans mon souvenir.

Revenus dans la gueule du Lion-d'Or, nous trouvâmes le domestique de louage, que nous avons eu de la peine à détourner de nous accompagner. Il nous approuva d'avoir renoncé à l'ascension de l'Etna, mais il nous proposa vivement pour le lendemain une promenade par mer aux rochers de Jaci. C'était la plus belle partie de plaisir qu'on pût faire de Catane. On emportait des vivres, avec les ustensiles nécessaires pour faire cuire quelque chose. Sa femme offrait de se charger de ce soin. Il se rappelait avec délices une de ces promenades, où des Anglais s'étaient même fait suivre d'une musique dans un bateau particulier. C'était un plaisir inimaginable. Les rochers de Jaci m'attiraient vivement ; j'avais un grand désir d'en détacher des zéolithes aussi belles que celles que j'avais vues chez le chevalier Gioeni. On pouvait arranger l'affaire et décliner la compagnie de la dame ; néanmoins le fantôme de l'Anglais et ses avertissements ont triomphé ; nous avons renoncé aux zéolithes, et nous nous savons fort bon gré de notre retenue.

Catane, dimanche 6 mai 1787.

Notre ecclésiastique ne s'est pas lassé. Il nous a menés voir les restes de constructions antiques : elles exigeraient de l'observateur un rare talent de restauration. On nous a montré les débris des bassins d'une naumachie et d'autres ruines encore ; mais la ville a été si souvent ravagée par les laves, les tremblements de

terre et la guerre, qu'elles sont enfoncées et recouvertes, au point de n'offrir de l'intérêt et de l'instruction qu'aux plus habiles connaisseurs en architecture antique. Le père a refusé de faire une nouvelle visite au prince, et nous nous sommes séparés avec les expressions les plus vives de la gratitude et de la bienveillance.

Taormine, lundi 7 mai 1787.

Dieu merci, tout ce que nous avons vu aujourd'hui a été décrit suffisamment, mais ce qui vaut mieux encore, Kniep a résolu de passer demain toute la journée à dessiner là-haut. Après avoir gravi les parois de rochers qui se dressent non loin du rivage, on trouve deux sommets unis par un demi-cercle. Quelle que fût sa forme naturelle, l'art a prêté son concours, et en a formé un amphithéâtre demi-circulaire destiné aux spectateurs ; des murailles et d'autres constructions supplémentaires en briques ont ajouté les corridors et les salles nécessaires. Au pied des gradins rangés en demi-cercle, on construisit la scène, qui relia les deux rochers et compléta le plus énorme ouvrage de la nature et de l'art.

Qu'on prenne place sur les gradins supérieurs, et l'on avouera que jamais peut-être un public, au théâtre, n'eut devant lui de pareils objets. A droite, sur de grands rochers, s'élèvent des forêts ; plus loin et plus bas est la ville, et bien que ces constructions soient modernes, il y en avait jadis de pareilles à la même place. Puis la vue s'étend sur toute la longue chaîne des croupes de l'Etna ; à gauche, le rivage jusqu'à Catane et même jusqu'à Syracuse. L'immense montagne fumante termine ce vaste tableau, mais non d'une manière effrayante, car l'atmosphère vaporeuse fait paraître l'objet plus éloigné et plus doux. Si l'on porte les yeux de ce spectacle sur les passages pratiqués derrière les spectateurs, on a à sa gauche toutes les parois de rochers entre lesquels et la mer serpente le chemin de Messine, des groupes et des masses de rochers dans la mer elle-même, les côtes de Calabre dans un lointain très-reculé, et qu'on ne distingue qu'avec beaucoup d'attention des nuages qui s'élèvent doucement.

Nous sommes descendus vers le théâtre, et nous nous sommes arrêtés parmi ses ruines : un architecte habile à restaurer de-

vrait y essayer son talent, du moins sur le papier. Nous avons ensuite entrepris de nous frayer un chemin jusqu'à la ville à travers les jardins, et nous avons appris quel impénétrable boulevard c'était qu'une haie d'aloès. La vue pénètre à travers les feuilles entre-croisées, et l'on croit pouvoir aussi traverser, mais les fortes épines du bord des feuilles sont de sensibles obstacles. Si nous mettons le pied sur une de ces feuilles colossales, dans l'espérance qu'elle pourra nous porter, elle se casse, et au lieu de nous dégager et de passer, nous tombons dans les bras d'une plante voisine.

Nous sommes enfin parvenus à sortir de ce labyrinthe; nous avons pris quelque nourriture à la ville, et nous n'avons pu quitter ce lieu avant le coucher du soleil. C'était un spectacle d'une beauté infinie, de voir cette contrée, remarquable dans tous ses détails, se plonger peu à peu dans la nuit.

Sous Taormine, au-bord de la mer, mardi 8 mai 1787.

Je ne puis donner assez d'éloges à ce Kniep, que ma bonne fortune m'a envoyé, car il me soulage d'un fardeau qui me serait insupportable, et il me rend à ma propre nature. Il est monté là-haut pour dessiner en détail ce que nous avons observé à la volée. Il taillera souvent ses crayons, et je ne vois pas comment il viendra à bout de cet ouvrage. J'aurais pu revoir aussi tout cela, et d'abord j'ai voulu monter avec lui, puis je me suis senti l'envie de rester ici. J'ai cherché un étroit asile, comme l'oiseau qui voudrait bâtir son nid. Dans un mauvais jardin villageois, qu'on laisse à l'abandon, je me suis assis sur les branches d'un oranger, pour me plonger dans mes rêveries. Des branches d'oranger sur lesquelles s'assied le voyageur, cela sonne d'une manière un peu étrange; mais on le trouve tout naturel, quand on sait que l'oranger, abandonné à lui-même, se divise peu au-dessus de la racine, en rameaux qui, avec le temps, deviennent de véritables branches. J'étais donc assis de la sorte, continuant à méditer le plan de *Nausicaa*, résumé dramatique de l'*Odyssée*. Je ne le crois pas impossible, mais il faudrait ne pas perdre de vue la différence fondamentale du drame et de l'épopée.

Kniep est redescendu, joyeux et satisfait, et a rapporté deux

immenses feuilles, dessinées avec la plus grande netteté. Il les achèvera pour moi en souvenir permanent de ce jour magnifique. Il ne faut pas oublier que, sous le ciel le plus pur, nos regards se promenaient sur ce beau rivage du haut d'un petit balcon; les roses brillaient, les rossignols chantaient. On nous assure qu'ici ils chantent la moitié de l'année.

De Souvenir.

Comme la présence et l'activité d'un artiste habile et mes travaux particuliers, quoique sans suite et de moindre valeur, m'assuraient, en esquisses ou en tableaux terminés, des images durables et bien choisies des plus intéressantes contrées et de leurs diverses parties, je cédai plus facilement au désir qui s'éveillait toujours plus en moi, d'animer par de nobles figures poétiques la magnifique nature qui m'entourait, la mer, les îles et les ports, et de faire de ces beaux lieux le théâtre et le sujet d'une composition d'un ton et d'un caractère tout différents de mes autres ouvrages. La splendeur du ciel, le souffle de la mer, les vapeurs par lesquelles les montagnes étaient, pour ainsi dire, fondues avec le ciel et la mer en un seul élément, tout cela nourrissait mes projets, et, tandis que je me promenais dans ce beau jardin public de Palerme, entre les haies fleuries de lauriers-roses, les berceaux de citronniers et d'orangers chargés de fruits, et d'autres arbres et arbrisseaux qui m'étaient inconnus, je sentis de la manière la plus agréable l'influence étrangère.

Persuadé qu'il ne pouvait y avoir pour moi un meilleur commentaire de l'*Odyssée* que cette vivante nature qui m'entourait, je m'étais procuré un exemplaire du poème, et je le lisais à ma manière avec un incroyable plaisir. Mais bientôt je fus excité à produire moi-même une œuvre qui, toute singulière qu'elle paraissait au premier moment, me devint toujours plus chère, et finit par m'occuper tout entier. Je conçus en effet l'idée de prendre le récit de *Nausicaa* pour sujet d'une tragédie.

Je ne puis juger moi-même ce que j'en aurais fait, mais j'eus bientôt arrêté le plan. L'idée principale était de représenter